

Ce que c'est qu'être fille

À mon père, *in memoriam*. J'ai choisi de raconter pour mon père et ma mère, en mêlant observations et émotions, ce que signifie pour eux de « vieillir vivant » et comment l'espérance et la dignité participent de forces vives et les entretiennent.

Annick Bernabéo

Cadre de santé dans le foyer René Capitant

MON père veille. Il veille sur ma mère, sur moi, sur la famille. Récemment hospitalisé, désorienté et un peu confus, il n'eut de cesse chaque soir de me souhaiter un bon retour, un sommeil réparateur et des rêves plaisants. Quand il sait que je suis préoccupée ou attristée, il trouve des paroles de soutien, il espère pour moi qui parfois doute du principe d'espérance. Et au-delà de moi, il espère pour une vie meilleure, plus douce et raisonnable, une vie sans guerre, sans virus, sans attentats.

Dans un texte de commentaires sur l'œuvre de Giorgio Agamben¹, Frédéric Boyer note que « l'espérance apparaît comme contestation du tragique ». Le tragique, c'est l'inéluctable avancée vers la mort. L'espérance se conjugue à la dignité. L'une et l'autre, se renforçant, entretiennent les liens existants et protègent la capacité à se sentir responsable.

Ainsi, mon père a lutté, et à mon sens, triomphé ces deux dernières décennies d'un accident ischémique cérébral et d'un cancer de la prostate, il a été opéré d'une hernie discale et souffre d'une neuropathie axonale sensitive, la pause d'un *stent* a été nécessaire pour soigner une cardiopathie qui s'est déclarée le jour de ses 55 ans de mariage avec ma mère ! Son médecin, dont il appréhendait le départ à la retraite, lui serinait à chaque consultation : « Il faut marcher M. B., il faut marcher. » Et de fait, ce sont ses jambes qui l'ont trahi, ses jambes dont la faiblesse provoqua de nombreuses chutes dans la maison, le jardin, sur le trottoir.

Mon père explique, lorsqu'au téléphone il discute avec les membres proches de sa famille : « Ma tête ça va, je mange bien, je dors bien, mais mes jambes, elles ne tiennent plus, enfin on ne peut pas être et avoir été. ». Il découvre la dépendance et la nécessité d'une aide dans les activités simples et ordinaires de la vie. Ma mère fut cette aide jusqu'à ce mois de mars où, alors qu'elle essayait de retenir mon père qui chutait, elle tomba et se fractura le col du fémur. Elle se retrouva elle-même privée d'autonomie, en proie à une douleur morale et physique inédite. Quand ma mère fut opérée de sa fracture, mon père déclara un zona. Comme le remarqua son médecin : « Ça lui fait quelque chose ce qui arrive à votre mère ! ». Je ne l'ai pas beaucoup entendu se plaindre des douleurs provoquées par

le zona, il demeure discret sur ses douleurs physiques, le dos, le genou, l'épaule. « Comment ils m'ont dit à l'hôpital : ah oui, c'est de l'arthrose ! ».

Mon père aime les contacts avec d'autres personnes, mais je crois qu'en dehors de sa proche famille, il se contente dans ses échanges d'une superficialité courtoise. Il reste secret sur ses sentiments, ses émotions. Cependant, son monde intérieur a été suffisamment peuplé d'affection et d'estime, sa vie suffisamment réglée et disciplinée, son moi suffisamment fort pour qu'il continue – et j'en suis admirative – à faire face aux attaques déléteres de la vieillesse. J'ai souvent pensé qu'il possédait cette *grande santé* décrite par Deleuze avec l'idée que cette *grande santé* doit être donnée et présente dès le départ. Non sous la forme d'une santé éclatante, encore moins celle, trop simple, d'une capacité peu commune à supporter la souffrance ou l'oppression ; mais sous la forme d'une santé capable d'emblée de « faire quelque chose avec son malheur ». Mon père a appris à aller lentement, à se taire, « à suivre avec prudence les lignes de fracture du monde et de soi, pour à chaque instant sélectionner en surface ce qui dans le pire peut nous aider à ouvrir des portes vers le meilleur »². Il a des atouts majeurs. L'humour, si vivace qu'il est noté dans les observations de son compte rendu hospitalier. L'amitié, qu'il entretient avec son copain d'enfance, son aîné d'une poignée de jours ; quand il m'arrive d'écouter leurs échanges téléphoniques, je suis frappée par leur voix, juvénile, joyeuse qui les ramène au temps de leur enfance. Les rituels, chaque jour il remonte son réveil et relève la température extérieure, chaque mois le chiffre de ses compteurs d'eau et d'électricité, il inscrit sur son éphéméride les anniversaires des proches, il s'intéresse particulièrement aux informations, à la politique, au sport. Et il veille sur ceux qu'il aime.

J'entends son découragement lorsqu'il avoue : « Je suis si fatigué ». Il me semble alors qu'il s'approche d'une limite, celle de l'usure de son corps, de l'incapacité de ce dernier à se mouvoir, sans cesse menacé de chute. Je ne perçois pas une fatigue qui saperait sa force morale, atteindrait sa vitalité, je perçois une résignation qui suit un constat d'impuissance : « Je suis en prison », répétait-il quand il n'a plus pu conduire sa voiture, condamné à demeurer dans sa maison, aussi agréable et rassurante

soit-elle. Dernièrement, au retour de l'hôpital, des soins supplémentaires ont dû être mis en place. Rester dans sa maison, aux côtés de ma mère, est le souhait le plus cher de mon père. Ce souhait absolu s'oppose de façon vivante à la mise à nu qui accompagne son vécu de la dépendance, à l'accès à son intimité, à l'intrusion dans ses sphères, incursion nécessaire mais qu'il peut juger violente. Il reconnaît à la fois son impuissance, celle de ses jambes à le soutenir, mais défend ses capacités de mémoire, d'accueil, d'humour. Lorsqu'il rencontre les infirmiers et aides-soignants qui s'occupent de lui, il les interroge sur leur famille, demande des nouvelles de leurs enfants. En se montrant bienveillant, il réclame une bienveillance en retour, un respect qu'il estime dû à son grand âge et à ses expériences de vie, une fiabilité dans laquelle il projette celle qui fut la sienne, notamment dans l'exercice de sa profession.

Celle qui veille sur le veilleur, c'est ma mère. Elle veille au bon ordre des choses. Elle trie, classe, étiquette, dans un effort obstiné d'ordonner le quotidien et maîtriser l'imprévu – pour elle, la catastrophe. Face « au cap au pire », elle organise le gouvernement de la maison : ravitaillement à portée de main, ergonomie des rangements, du matériel de cuisine, acceptation des aides avec lesquelles elle peut nouer un lien de sympathie.

Elle ne cesse de surveiller la solidité de ce tissage serré ; hélas, quand un accroc entraîne une déchirure, chute, fracture, hospitalisation, l'angoisse surgit et la laisse démunie et tremblante.

Sa dernière fracture l'a précarisée, entravant ses déplacements et la limitant dans les projets que régulièrement elle conçoit pour la maison : peinture, petits aménagements, achats de nouveaux appareils électriques. Un des dons de ma mère est celui d'embellir le quotidien, elle a du goût pour les belles tables, les broderies et un talent à assembler les fleurs. Récemment, alors que je lui rapportais du marché une gerbe de glaieuls, elle décida, encore fragilisée par sa fracture, accablée de douleurs, d'aller au jardin cueillir du feuillage pour embellir son bouquet.

Toute sa vie, sa volonté s'est mise au service de sa résistance qui fut et demeure une façon de ne pas sombrer dans le gouffre de la dépression et celui de la mort. Mon père fait semblant d'ignorer « l'orbite funèbre »³. Le jour de ses quatre-vingt-dix ans, il a quitté le restaurant où nous les avons fêtés en nous donnant rendez-vous dix ans plus tard ! Ma mère considère l'inéluctable, elle a écrit ses dernières volontés. Comme elle a organisé la vie, elle souhaite organiser la mort, au prix d'une inquiétude permanente qui désormais la soumet à l'angoisse.

J'ai sollicité l'accord de mes parents concernant l'écriture de ce texte. Ma mère me le donna d'emblée, mon père à la condition que j'écrive « qu'il était un brave type ». Voilà qui est fait !

J'ai tenté tout au long de ces lignes de « raviver » les mots, c'est-à-dire selon Yves Bonnefoy « de redonner aux mots qui s'usent une qualité d'intensité, de présence à qui l'on est, de lumière. »

« Le corps s'use, assurément », écrit-il dans la revue *Entretien* où parurent ses dernières réflexions, « et la pensée change, mais quelque chose d'autre qui n'est ni le corps, ni la pensée a une sorte d'immortalité en vous ». Sans conteste pour Yves Bonnefoy, la poésie est « ce quelque chose d'autre ».

Pour mon père, c'est le respect d'une loi morale et la lumière de son Algérie natale, pour ma mère l'obstination magnifique à donner un sens au passage des jours. 📍

- 1 Frédéric Boyer, « Notes sur l'espérance », *Critique* consacrée à Giorgio Agamben janvier-février 2017.
- 2 Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Éditions de Minuit, 1993, cité par Pierre Zaoui dans *La Traversée des Catastrophes, Philosophie pour le meilleur et le pire*, Le Seuil, 2010.
- 3 Michel de M'Uzan, « Le travail du trépas », dans *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.